

*Soap*) m'aura donné assez de guinées, je le lâcherai et je reviendrai t'épouser...

Combien de temps faudrait-il pour avoir assez de guinées?... Nous ne précisons pas ; mais évidemment ce serait un temps très court, et le mariage n'était plus qu'une affaire de mois. Je me grisai un peu à l'ivresse de Lucien : il y eut des rires, avec des larmes, dans nos adieux.

Ceci se passait il y a... vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans ! Ce qui suffit à une femme ordinaire pour fonder sa famille et, souvent, pour voir une autre génération succéder à ses enfants ! Moi, j'ai attendu le mariage, la famille, la vie, pendant vingt-cinq ans. Je sais bien qu'on ne me croirait pas, ou qu'on me croirait folle, si je faisais cette confidence à tout autre qu'à moi-même. Pourtant, c'est la vérité. Vingt-cinq années durant, ma seule raison de vivre et de trouver la vie presque agréable fut que j'aimais quelqu'un et que ce quelqu'un m'aimait. La destinée ne me gâtait pas : je perdis mon père, puis ma mère ; le peu d'argent que je possédais fut diminué de moitié, un jour, par l'infidélité d'un notaire : je restai tout de même vivace et pleine d'espoir, confiante dans la revanche que me gardait l'avenir...

Sans avoir une seule fois, en vingt-cinq ans, revu Lucien ?

Oui, sans l'avoir revu. J'ai cru sincèrement tout ce qu'il m'écrivait, car, pendant ces vingt-cinq ans, j'ai reçu de Lucien, assez régulièrement, des lettres où rien ne démentait nos espoirs d'avenir, et qui, toutes, me semblaient empreintes de la même bonne amitié que je mettais dans les miennes. Il en voyait, du pays, pendant ce temps-là, ce petit Lucien : l'Égypte, la Russie, l'Inde, les Amériques, il lui fallait parcourir tout cela en compagnie de *Robinson's Soap*... De temps en temps, il traversait la France ; mais si vite, si pressé, que toujours il lui manquait les vingt-quatre heures nécessaires pour toucher à Givry et voir "sa femme." Sa femme ! Il m'appelait toujours ainsi dans ses lettres. Moi, je répondais : "Mon cher mari."

PAS SUR DU TOUT



*Maisme.* — Oui, Edmond, les docteurs sont d'accord pour dire que maman est perdue.  
*Monsieur.* — Ne perds pas espoir, ma chère ; ces imbéciles de médecins se trompent si souvent.

"Non, je l'ai perdu de vue..." et de demander quelques détails. Elle me les donna sans se faire prier. Le ministère l'ayant envoyée en mission en Angleterre pour étudier l'organisation des écoles ouvrières, elle avait passé récemment quelques jours dans les manufactures du centre. Et qui avait-elle rencontré, à Derby, dans la fabrique de *Robinson's Soap* ? Tout simplement *mon mari*, Lucien Letertre, héritier du vieux Robinson, marié, père de trois enfants...

Quand je me suis retrouvée toute seule, j'ai un peu pleuré, puis je me suis moqué de la vieille bête que j'ai été, de croire qu'un homme reste fidèle vingt-cinq ans à un souvenir. Il est vrai que moi, à ce même souvenir, j'ai donné toute ma jeunesse, et une certaine beauté qui eût pu me valoir un mari peut-être... Je me mis à écrire à Lucien sur ce ton, lui reprochant surtout le mensonge inutile de ses lettres. Puis la réflexion m'arrêta. Grâce à ce mensonge, j'ai tout de même vécu vingt-cinq années presque heureuse. J'ai été mariée, pendant vingt-cinq ans. Qu'eussent-elles été ces vingt-cinq années, sans l'illusion où Lucien m'a entretenue ? Peut-être il a compris cela, lui. C'est ce qui l'a empêché de me dire, il y a neuf ans, quand il s'est marié :

—Ma pauvre Adèle, il ne faut plus penser à moi...

Soyons forte et ne pleurons pas trop. J'ai imaginé vingt-cinq ans que j'étais mariée ; aujourd'hui, je suis veuve ou divorcée, voilà tout. Et puis, j'y pense... Il a trois enfants. Si je lui écrivais une bonne lettre, bien affectueuse, pour lui demander de m'en envoyer un, un que j'élèverais ici, moins richement que là-bas, peut-être, mais comme un petit Français, parlant la langue que parlait son père, lorsqu'il était amoureux de moi ? Vrai, Lucien ne peut pas me refuser cela ; et, d'élever ce petit, cela me ferait peut-être prendre en patience le chemin qui va de ma maison au cimetière...

\*\*\*

Hier, vers deux heures, comme j'étudiais sur mon harmonium un morceau que je dois jouer à l'église dimanche prochain, ma petite domestique vint m'avertir qu'une dame me demandait. C'était une amie de mes parents, devenue un personnage assez important dans l'Université : inspectrice générale des écoles primaires, je crois. Elle s'arrêtait à Givry, bien aise de montrer sa fortune à ceux qui l'avaient connue jeune fille. Nous causâmes environ une demi-heure, nommant tour à tour ceux que nous avions connus. A la fin elle me dit :

—Et M. Letertre, êtes-vous toujours en relation avec lui ?  
—Lucien Letertre ?  
—Oui, celui qui est marié en Angleterre, dans le Derbyshire.

J'eus la force de répondre :

JUSTIFICATION



*La maman.* — Comment, Freddie, c'est toi que je trouve battant ta petite sœur ! Et tu n'as pas de honte, à ton âge ?  
*Freddie.* — Non, c'est tante qui m'a dit de le faire.  
*La tante Brigitte.* — Comment, petit menteur, tu oses dire cela ? Moi qui t'ai dit que si tu battais encore ta petite sœur, je ne t'embrasserais plus jamais !  
*Freddie.* — Eh bien ! Est-ce que je pouvais perdre cette chance là ?

Me voilà toute ragouillardie à cette idée. Allons ! vieille folle d'Adèle Heudier, prends tes lunettes et ta meilleure plume, écris à l'héritier de *Robinson's Soap*.

Avec un peu de courage et de bonté, on a toujours raison de la méchante destinée. Tu seras mère, comme tu as été mariée : en imagination !

MARCEL PRÉVOST.

SIMPLE COMME TOUT

*Louise (6 ans).* — Sais-tu bien que c'est Adam qui a donné tous les noms aux animaux ?  
*Juliette (4 ans).* — Ah ! Et c'est lui qui a donné le nom à l'éléphant ?  
*Louise.* — Mais certainement.  
*Juliette.* — Et comment a-t-il fait pour l'appeler éléphant ?  
*Louise (doctoralement).* — Mais c'est simple comme tout. Je suppose qu'il a regardé l'éléphant et qu'il lui a dit : Toi tu as l'air d'un éléphant ; à l'avenir, c'est comme ça que tu t'appellera.

Il est curieux de noter la facilité avec laquelle on peut laisser passer inaperçu un phénomène, quelque frappant qu'il soit, lorsqu'il n'a pas encore été observé. — DARWIN.

LA PREUVE



*Le client.* — Dites donc, ce n'est pas le même savon dont vous vous servez habituellement, il me semble ?  
*Le barbier.* — Non, monsieur ; mais comment vous en êtes-vous donc aperçu ?  
*Le client.* — Il n'a pas le même goût.

**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,** contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale. (Voir le prospectus)